

Jean-Philippe Royer (1928-2002)

L'Institut d'Études Augustiniennes vient de perdre un grand ami et un collaborateur dévoué : Jean-Philippe Royer s'est éteint le 4 octobre 2002. Il y avait huit ans qu'il s'était mis au service de notre Association et que, sans compter son temps, sans rien attendre en retour, avec la parfaite discrétion qui le caractérisait, il lui consacrait une partie importante de ses loisirs de retraité. Il était devenu si familier des lieux, au 3 rue de l'Abbaye, et si indispensable qu'il est impossible, aujourd'hui encore, de sortir de l'ascenseur sans s'attendre à voir se tourner ou s'avancer vers vous cet homme dont la courtoisie venait du cœur et allait droit au cœur. Pour honorer sa mémoire, comme l'ont souhaité le Président et les membres de notre conseil d'administration et comme m'y engagent les liens de l'amitié, je voudrais évoquer ici quelques souvenirs, pour la plupart personnels, qui en feront surgir d'autres chez ceux qui le connaissaient bien. Puissent-ils permettre à chacun de découvrir, ou de retrouver, au-delà de l'artifice et de l'insuffisance du discours, les qualités que sa modestie s'efforçait de tenir secrètes et de mieux mesurer la dette de l'I.E.A. à son égard !

J'ai fait la connaissance de Jean-Philippe à l'Université de Paris X, il y a une bonne trentaine d'années. Il enseignait les Lettres au lycée de Saint-Cloud, où il avait été lui-même élève de son père, également professeur de Lettres. Il avait entrepris une thèse sur le théâtre de Sénèque, comme l'y portaient ses goûts, sous la direction de Pierre Grimal, et obtenu sans peine, étant donné son titre d'agrégé, sa culture et sa compétence professionnelle, la charge de quelques cours de latin pour les étudiants de Nanterre. Il fut rapidement nommé assistant, puis maître de conférences. Sa parfaite correction, sa politesse, son tact et sa serviabilité inlassable lui valurent l'estime générale et l'amitié de beaucoup. Tout dévoué à l'Université qui l'avait accueilli, il a assumé avec courage, persévérance, esprit de conciliation, en une époque difficile, les tâches dévoreuses de temps et peu prisées de directeur adjoint à l'Institut de Latin ainsi qu'à l'UER de Lettres. Plus encore peut-être que l'affluence et les témoignages de sympathie qui ont marqué la célébration de son départ à la retraite en 1994, l'émotion suscitée à l'Université de Nanterre, huit ans plus tard, par l'annonce de son décès manifeste combien il y était unanimement apprécié.

Dans sa bibliothèque personnelle, Jean-Philippe conservait avec amour les grandes collections de textes latins, notamment la « Bibliothèque Augustinienne ». Je le savais, car il m'avait permis de préparer les agrégatifs de

philosophie à l'oral du concours en me prêtant les deux tomes du *De Trinitate* de saint Augustin, alors épuisés. Les volumes qu'il m'avait remis étaient impeccables. Je m'en suis souvenue lorsque, en 1991, décision a été prise de procéder à une réimpression. Par malchance, malgré nos investigations, nous n'avions pu trouver aucun exemplaire intact à l'I.E.A. Avec sa bonne grâce coutumière Jean-Philippe sacrifia son exemplaire personnel et vint me l'apporter rue de l'Abbaye. Comme je lui faisais visiter la bibliothèque, il me dit : « Comme j'aimerais pouvoir venir lire ici les Pères de l'Église et m'initier à la patristique ! » C'est ainsi qu'il est devenu membre de notre association. Deux ans plus tard en effet, avant même qu'il ne quitte Nanterre, je suggérai que l'on fit appel à lui, et il accepta.

A-t-il pu lire autant qu'il aurait voulu les auteurs chrétiens anciens ? Nous ne lui en avons guère laissé le temps ! Mais il l'a fait plus qu'il ne l'a laissé paraître, ne serait-ce que pour être capable de rendre en français, sans erreur d'interprétation, deux sermons Dolbeau d'Augustin. Il m'avait donné une belle preuve de son amitié en me confiant son texte. J'ai pu apprécier l'exactitude de sa traduction et savourer son style admirable, forgé à l'école des classiques, et que je connaissais par ses lettres. Cette traduction paraîtra dans la « B.A. ». Il caressait aussi un projet original : analyser les illustrations de deux éditions des *Confessions* de saint Augustin, l'une ancienne, l'autre contemporaine, pour découvrir et comparer les interprétations des deux graveurs sur bois. En septembre dernier, il avait essayé de relire les *Confessions* dans cette perspective, mais sans y parvenir tant son épuisement était grand.

De fait, la culture et les compétences de notre ami dépassaient très largement le domaine proprement littéraire, qu'il connaissait fort bien. Loin d'en faire état, il les jugeait insuffisantes, si bien que je n'en ai évalué l'ampleur et la qualité que peu à peu, au fil des rencontres et des conversations. Il aimait le théâtre plus qu'en simple spectateur : tout en restant très critique, il était à l'affût des créations et prêt à conseiller et encourager les jeunes troupes, comme on l'a vu à l'Université de Paris X. Il était passionné de musique, fréquentait les concerts, écoutait des disques partition en mains, regrettant seulement de n'avoir pas appris la composition musicale. Il visitait aussi les expositions artistiques. Par goût personnel autant que par fidélité au souvenir de son professeur de dessin au lycée de Saint-Cloud, le graveur sur bois Jean Chièze, mort en 1975, excellent illustrateur de Rabelais et de La Fontaine, il était très actif dans l'Association pour l'encouragement à la gravure sur bois qui porte le nom de cet artiste. Il en était devenu le président. Il avait acquis une réelle compétence dans ce domaine, et c'est lui qui rédigeait en grande partie et éditait les très beaux *Cahiers* de l'Association.

En dépit de son indulgence, il savait être exigeant et supportait péniblement toute faute de goût, jusque dans le détail du vêtement. Il se référait aux modèles classiques et mettait le *Clavecin bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach au sommet de l'art. Son respect de la tradition, son amour du patrimoine national, son admiration des grandeurs du passé, le rendaient souvent sévère à l'égard des

idées du jour et des pratiques modernes. C'était aussi un observateur au coup d'œil rapide et sûr, un curieux capable de s'attarder devant la vitrine d'un antiquaire ou de flâner dans une librairie, même si l'on peut supposer, sans risquer de se tromper, que son sens aigu du service l'empêchait de se livrer à ces passe-temps sympathiques autant que son tempérament l'y aurait porté.

Il était en effet un homme, je ne dirais pas "de devoir", mais "de service", car s'il avait à cœur de remplir au mieux la tâche qui lui était confiée, il se souciait avant tout de l'homme, des hommes qu'il servait par cette tâche. Il a apporté à notre Institut au moins autant par la relation qu'il a eue avec tous ceux qu'il y a rencontrés que par le travail effectué. À lui seul pourtant, celui-ci a été considérable. Bien qu'il ne se sentît pas une aptitude particulière pour la gestion des finances, il a rempli scrupuleusement la fonction de trésorier de l'Association. Que d'heures passées en courriers divers, en examens minutieux des relevés de comptes, en visites à l'Inspection des Impôts, à la poste et à la banque ! Il avait accepté aussi de consacrer à la bibliothèque deux après-midi par semaine, mais il prolongeait souvent au-delà de 20h – quel bonheur pour les lecteurs insatiables ! – une permanence qui aurait dû s'achever à 17h30. Durant ces longues séances, il aidait et conseillait, il exécutait aussi des tâches plus ingrates – mais nécessaires et requérant du soin et plus d'intelligence qu'on ne le pense habituellement –, comme de vérifier l'état des livres reçus, les enregistrer, ou encore intercaler les fiches bibliographiques.

D'humeur toujours égale, il ne s'est jamais plaint. Il remerciait plutôt, à la moindre occasion, d'être là. Depuis qu'il était entré à l'I.E.A., je n'ai jamais reçu de lui une seule lettre qui n'exprimât sa reconnaissance. Il ne faisait pas plus état de ses services que de sa culture. Sa modestie – dirais-je son humilité ? – le lui interdisait. Elle était dans son tempérament et elle avait été cultivée dans le milieu familial. Il me semble que sa "haine du moi" devait aussi beaucoup aux grands écrivains classiques, qu'il aimait tant, et à l'éthique de "l'honnête homme" qu'il avait faite sienne.

C'est aux autres qu'il réservait toute son attention. Il avait une peur inouïe de gêner. S'il répugnait à se servir du téléphone, c'était uniquement parce qu'un appel téléphonique survient généralement à l'improviste. Il préférait écrire – et quelles lettres ! – même s'il s'agissait d'une question administrative, si urgente soit-elle. Il avait tenu à assister aux obsèques de ma mère, qui avaient lieu dans un village perdu du Nord meusien. Bien entendu, dans son infinie délicatesse, il ne m'avait pas informée de sa venue. Je l'ai vu arriver fourbu et ruisselant : pour m'éviter tout dérangement, il avait parcouru cinq kilomètres sous la pluie depuis le bourg où s'était arrêté le seul autobus qu'il eût trouvé à Verdun, en arrivant de Paris. Durant sa longue et lourde maladie, il n'a jamais laissé son épreuve peser sur les autres, même sur ses proches. Quand on l'interrogeait, il parlait de fatigue, annonçait un nouveau traitement plus efficace, ou les résultats encourageants d'un dernier bilan médical.

Lui en revanche ne donnait jamais l'impression qu'on le dérangeait : il était disponible à tout instant. Il savait écouter. Si son interlocuteur abordait un sujet

grave et personnel, il ne disait rien, ou presque, et pourtant l'autre repartait, réconforté, avec l'impression d'être compris et de ne plus être seul à porter son fardeau. Il savait respecter la dignité de chacun : l'ouvrier, le livreur, le visiteur inattendu étaient salués aussi courtoisement par lui, à l'I.E.A., que les lecteurs ou les collègues. Combien de fois n'a-t-il pas attendu que la femme de ménage eût terminé son travail pour lui remettre son salaire en échangeant quelques mots avec elle ! Il allait au-devant des désirs de chacun et ne refusait son aide à personne. De ce dévouement que connaissent bien les membres de sa famille, ses amis, ses anciens étudiants, les usagers de notre bibliothèque pourraient aussi témoigner. L'affluence des lecteurs le mercredi et le vendredi parle d'elle-même. Jean-Philippe s'empressait à les servir, à les guider, à leur trouver l'ouvrage qui correspondait le mieux à leur recherche. Il s'intéressait à toutes les questions qui lui étaient posées ; allant d'un livre rare, d'un dictionnaire, d'un commentaire à un autre, comme s'il travaillait pour son compte, il ouvrait une piste, faisait découvrir un élément de réponse.

D'aucuns l'ont trouvé naïf, d'autres ont abusé de ce qu'ils prenaient sotttement pour de la faiblesse. Il était au contraire lucide, sensible et profond. Il souffrait de tout ce qui ternissait la haute idée qu'il se faisait de l'homme et portait atteinte au bon goût, à la politesse, à la pureté, à la dignité, au respect des valeurs chrétiennes et humaines. Il disait son désaccord, discrètement selon son habitude. Il n'aurait pas dit sa souffrance. Au cours de l'été dernier, comme j'avais évoqué quelques journées passées entre amis dans la gaieté et les rires, il m'écrivit qu'il n'avait pas cette expérience et ne savait pas rire. Il y avait comme un regret dans sa confiance...

Cher Jean-Philippe, je ne suis pas sûre que vous auriez aimé que je parle de vous après votre disparition. Mais rappelez-vous : il y a un an, vous avez vous-même composé un hommage, beau et émouvant, au Père André Wartelle (*Revue des Études Augustiniennes*, 47/2, 2001, p. I-IV) et vous avez évoqué avec une sympathie profonde la mémoire et l'œuvre de Monique Lavallée, graveur sur bois (*Cahiers de l'Association Jean Chièze*, 10, décembre 2001, p. 4-5). Vous me pardonnerez donc, je le sais, et vous me permettrez de vous emprunter pour conclure, en les aménageant un peu, vos propres paroles (*Cahiers...*, p. 2) : « On a tort de prétendre que personne n'est irremplaçable. Cette présence nous manque déjà. Il restera nos regrets, nos souvenirs et notre reconnaissance. »

Simone Deléani
4 décembre 2002